

LETTRE D'ÉDOUARD SAYOUS A ANTAL CSENGERY

(14 octobre 1870)

La correspondance que l'historien Édouard Sayous, auteur d'une *Histoire générale des Hongrois* (1876, 21896), échangea entre 1869 et 1896 avec les savants hongrois, a été publiée, en 1919, dans *Budapesti Szemle*¹ par les soins de M. Zoltán Baranyai. Elle n'est pas intéressante seulement par les rapports qu'elle a avec l'histoire de la science, mais du point de vue politique aussi elle est fort importante. Les lettres de Sayous, surtout celles qui datent de la guerre franco-allemande de 1870-71, donnent une vue instructive de l'état d'esprit de la France. On y voit que l'opinion publique française comptait sur l'alliance naturelle de la Hongrie contre l'expansion allemande, et qu'elle espérait avoir dans cette grande lutte la sympathie des Hongrois, et au moins leur aide morale.

La lettre ci-dessous est adressée en hongrois (comme toutes ses lettres écrites à des Hongrois) à Antal CSENGERY, l'homme de confiance de François DEÁK et l'un des personnages les plus influents du monde scientifique et politique de la Hongrie d'alors ; Sayous l'a écrite de Genève, le 14 octobre 1870, et c'est peut-être la plus caractéristique de ses lettres. Il voit dans la nation hongroise un peuple parent, l'ami naturel de la France, et il le croit appelé à assurer l'équilibre européen et à donner de nouvelles directives à l'opinion publique européenne. Il a la conviction que l'opinion impartiale des Hongrois trouvera un écho dans toutes les parties de l'Europe, et que l'état d'esprit européen se trouvant ainsi modifié, « les armes seront impuissantes, et tôt ou tard l'idée vaincra ».

On n'aurait pas de peine à faire un rapprochement entre la situation de la Hongrie actuelle et l'état de la France d'alors, tel qu'il apparaît dans les lettres de Sayous ; nous ne voulons pourtant pas profiter de l'occasion. Mais le peuple hongrois, dont Sayous, entre tous les Français, a le mieux connu le passé et dont il a bien marqué le rôle dans l'histoire de la civilisation européenne, le peuple

1. « Revue de Budapest », 1919, pp. 195-213.

hongrois, lui aussi, a la conviction inébranlable que « les armes seront impuissantes et que l'idée vaincra ».

La lettre adressée à Antal CSENERY est ainsi conçue :

« 14 octobre. Genève, chez le général Dufour.

Cher Monsieur et ami,

Nous avons gardé, ma femme et moi, le meilleur souvenir de l'accueil si aimable et si amical que Madame Csengery et vous nous avez fait. Notre voyage a été long et fatigant ; ma femme ne peut pas marcher vite, et notre bourse ne nous permet que des moyens de locomotion bon marché. Nous sommes ici à Genève, chez un de mes parents, le général Dufour ; et, tout pauvres que nous sommes, nous travaillons pour nos pauvres blessés et nos pauvres compatriotes. Plus tard, en novembre, si l'on signe un armistice, nous reviendrons à Paris, à moins qu'il ne faille attendre la paix définitive ou la fin du monde ; j'offrirai mes services au gouvernement, ou bien nous soignerons les blessés.

Infortuné peuple français ! Mais nous n'avons pas perdu espoir, nous et les nombreux Français d'ici. Notre gouvernement n'est pas sans reproche, mais il est honnête, patriote, et il a du cœur. Nous avons eu le dessus déjà dans trois petites batailles. Nos nouvelles recrues luttent vigoureusement devant Orléans contre une armée considérable. L'Europe peut voir sous la botte prussienne ce peuple serviable et toujours plein de bonnes intentions ! Qu'est-ce que la puissance prussienne a jamais fait depuis qu'elle existe ? Des brigandages et des massacres ! L'Autriche dort donc, la Russie dort, l'Angleterre dort ! Les Russes ne seront jamais nos amis, c'est entendu ; mais je ne comprends pas comment, dans leur intérêt même, ils ne se dressent pas contre la puissance prussienne. Je ne comprends pas non plus que l'empire austro-hongrois, et surtout le peuple hongrois — car enfin ce peuple est notre ami naturel : par sa bravoure, sa culture, les traits communs de notre histoire, par son âme, il est *notre parent* — je ne comprends pas qu'il puisse regarder notre mort d'un œil tranquille, s'il est vrai que nous sommes condamnés à mourir.

Je ne connais pas personnellement M. Thiers ; mais s'il a parlé aux ministres austro-hongrois avec sa précision et sa clarté coutumières, il est impossible qu'ils n'acceptent pas sa demande.

Nous ne demandons ni argent, ni soldats ; mais pourquoi ne pas dire que nous voulons maintenir l'équilibre de l'Europe et sauver l'honneur de la France ? Si vos journaux, dont je connais la valeur, le disaient, l'opinion publique changerait du coup, et dans toutes

les parties de l'Europe la presse serait unanime pour affirmer que *les armes seront impuissantes et que tôt ou tard l'idée vaincra.*

Il ne faut pas croire qu'à Paris et dans le reste de la France les partis se combattent mutuellement, comme le prétendent les dépêches prussiennes. A Lyon seulement les extrémistes avaient fait une tentative, mais cela n'a pas eu de suite. Ne croyez pas non plus que les soldats allemands sont des anges de douceur. Je sais très bien qu'il ne leur suffit pas de dévaster par le fer et par le feu, d'épuiser le peuple français à force de brigandages ; ils veulent l'anéantir totalement. Est-ce ce que veut l'Europe ?

J'ai été bien long, mais vous ne pouvez pas vous étonner, si je souffre. Personne, mieux que vous, ne peut nous porter secours.

Veillez transmettre mes amitiés à Mihály HORVÁTH, Károly SZÁSZ, ARANY, Pál GYULAI¹.

Amicalement votre

E. SAYOUS. »

La lettre appartient aujourd'hui au fils d'Antal Csengery, M. Loránd Csengery.

IMRE LUKINICS.

(Bibliothèque du Musée National Hongrois à Budapest)

1. Historiens, écrivains, poètes et critiques hongrois. Esprits directeurs, les plus éminents personnages du monde intellectuel à cette époque.